

Le Chapelet de l'échafaud.

Le jésuite Jean Ogilvie fut torturé et mis à mort pour la foi, à Glasgow (Angleterre), le 10 mars 1615. Son crime impardonnable était d'avoir osé dire que le pouvoir spirituel appartenait au Pape, et non au roi, qui était alors Jacques 1er.

Sur le chemin de l'échafaud, Ogilvie rencontra un ministre hérétique, qui lui adressa la parole et l'assura de l'intérêt qu'il lui portait : " Mon cher Ogilvie, lui dit-il, comme je vous plains de vous obstiner ainsi à finir par une mort infâme." Le Père lui répondit un peu comme un homme qui a peur : " Comme s'il dépendait de moi de mourir ou de ne pas mourir ! Je n'y puis rien ! On m'a déclaré coupable de haute trahison, et c'est pour cela que je meurs."

—Trahison ! dit le ministre, il s'agit bien de cela ! Croyez-moi, abjurez le papisme et le pape, on vous pardonnera tout, et on vous tombera de faveurs.

—Vous vous moquez de moi, dit le Père.
—Non, reprit le ministre, je parle sérieusement et j'ai qualité pour le faire, car monseigneur l'archevêque (protestant) m'a chargé de vous offrir sa fille en mariage avec la plus belle prébende pour dot, si je vous décidais à venir avec nous.

Pendant ce dialogue, on était arrivé au pied de l'échafaud. Le prédicant conjurait le Père de consentir à vivre. Le Père répondait qu'il le voulait bien, pourvu que ce fût avec honneur.

—Mais, répliquait le ministre, je vous l'ai dit, et je vous le répète vous serez comblé d'honneurs.—Eh bien, dit Ogilvie, faites-moi le plaisir de répéter tout haut et devant tous ce que vous venez de me dire.

—Je ne demande pas mieux, dit le ministre.—Écoutez, s'écria Ogilvie, ce que le ministre veut nous dire. Et le ministre de dire tout haut : " Je promets au sieur Ogilvie la vie, la fille de l'archevêque et une riche prébende, s'il veut être des nôtres."

—Entendez-vous, dit le Père, et êtes-vous prêts à rendre témoignage. si vous en êtes requis ?—Oui, nous l'avons entendu, s'écria la foule, et nous témoignerons. Descendez, sieur Ogilvie, descendez de l'échafaud.

Les catholiques eurent un moment d'angoisse, et les hérétiques étaient radieux.—Alors, reprit Ogilvie, je n'aurai plus à craindre d'être poursuivi pour trahison ?—Non, non, lui cria-t-on de tous côtés.

—Si je suis ici, c'est donc uniquement à cause de ma religion, c'est là mon seul crime ?

—Oui, la religion seule !

—Très-bien, s'écria Ogilvie, c'est plus que je n'en voulais. C'est pour ma religion seule que je suis condamné à mort. Pour elle je donnerais joyeusement cent vies, si je les avais ; je n'en ai qu'une, ôtez-la moi donc et hâtez-vous. Quant à ma religion, jamais vous ne me l'arracherez. A ces mots, les catholiques relevèrent la tête tout triomphants, pendant que les hérétiques rugissaient d'avoir été pris dans leurs propres filets. Le ministre surtout était hors de lui ; il interrompit brutalement le P. Ogilvie qui allait ajouter quelque chose, et ordonna au bourreau de lui faire gravir l'échelle.

Le bourreau, avant de se mettre à l'œuvre, s'excusa auprès d'Ogilvie. Celui-ci l'embrassa.

Ce fut probablement au moment d'avoir les mains liées, qu'il jeta son chepelet dans la foule. Un épisode des plus touchants se rattache à cet incident. Ce chapelet vint frapper en pleine poitrine un curieux qui était mêlé à cette foule. C'était un jeune seigneur hongrois, calviniste, qui voyageait alors en Ecosse, le baron Jean de Eckersdorff. Ce jeune homme devint plus tard un personnage considérable, gouverneur de Trèves et ami intime de l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III. Dans sa vieillesse, il fit au P. Boleslas Balbinus, de la compagnie de Jésus, le récit qu'on va lire :